

**JEAN
BAUDRILLARD
A L'OMBRE DES
MAJORITES
SILENCIEUSES
OU LA FIN DU
SOCIAL**

utopie

*JEAN
BAUDRILLARD*

*A L'OMBRE
DES
MAJORITÉS
SILENCIEUSES
OU
LA FIN DU
SOCIAL*

*A l'Imprimerie Quotidienne
Cahier d'Utopie quatre*

© *Jean Baudrillard & Utopie 1978*

A
L'OMBRE DES
MAJORITÉS
SILENCIEUSES...

Tout l'amas confus du social tourne autour de ce référent spongieux, de cette réalité opaque et translucide à la fois, de ce néant : les masses. Boule de cristal des statistiques, elles sont « traversées de courants et de flux », à l'image de la matière et des éléments naturels. C'est du moins ainsi qu'on nous les représente. Elles peuvent être « magnétisées », le social les enveloppe comme une électricité statique, mais la plupart du temps elles font « masse » précisément, c'est-à-dire qu'elles absorbent toute l'électricité du social et du politique et la neutralisent sans retour. Elles ne sont ni bonnes conductrices du politique, ni bonnes conductrices

du social, ni bonnes conductrices du sens en général. Tout les traverse, tout les aime, mais s'y diffuse sans laisser de traces. Et l'appel aux masses est au fond toujours resté sans réponse. Elles ne rayonnent pas, au contraire elles absorbent tout le rayonnement des constellations périphériques de l'Etat, de l'Histoire, de la Culture, du Sens. Elles sont l'inertie, la puissance de l'inertie, la puissance du neutre.

C'est dans ce sens que la masse est caractéristique de notre modernité, à titre de phénomène hautement implosif, irréductible à toute pratique et théorie traditionnelles, peut-être même à toute pratique et à toute théorie tout court.

Dans la représentation imaginaire, les masses flottent quelque part entre la passivité et la spontanéité sauvage, mais toujours comme une énergie potentielle, un stock de social et

d'énergie sociale, aujourd'hui référent muet, demain protagoniste de l'histoire, lorsqu'elles prendront la parole et cesseront d'être la « majorité silencieuse » — or justement les masses n'ont pas d'histoire à écrire, ni passée, ni future, elles n'ont pas d'énergies virtuelles à libérer, ni de désir à accomplir : leur puissance est *actuelle*, elle est ici tout entière, et c'est celle de leur silence. Puissance d'absorption et de neutralisation, d'ores et déjà supérieure à toutes celles qui s'exercent sur elles. Puissance d'inertie spécifique, dont l'efficace est différent de celui de tous les schémas de production, de rayonnement et d'expansion sur lesquels notre imaginaire fonctionne, y compris dans la volonté de les détruire. Figure inacceptable et inintelligible de l'implosion (est-ce encore un « processus » ?) — butée de tous nos systèmes de sens, et contre laquelle ils s'arment de toutes leurs résistances, couvrant d'une recrudes-

cence de toutes les significations, d'une flambée de tous les signifiants l'effondrement central du sens.

Le vide social est traversé d'objets interstitiels et d'amas cristallins qui tournoient et se croisent dans un cérébral clair-obscur. Telle est la masse, assemblage sous vide de particules individuelles, de déchets du social et d'impulsions médiatiques : nébuleuse opaque dont la densité grandissante absorbe toutes les énergies et les faisceaux lumineux environnants, pour finalement s'effondrer sous son propre poids. Trou noir où le social s'engouffre.

Exactement l'inverse donc d'une acception « sociologique ». La sociologie ne peut que décrire l'expansion du social et ses péripéties. Elle ne vit que de l'hypothèse positive et définitive du social. La résorption, l'implosion du social lui échappent. L'hypothèse de la mort du social est aussi celle de sa propre mort.

Le terme de masse n'est pas un concept. Leitmotiv de la démagogie politique, c'est une notion molle, visqueuse, lumpenanalytique. Une bonne sociologie tentera de la dépasser dans des catégories « plus fines » : socio-professionnelles, de classe, de statut culturel, etc. Erreur : c'est en rôdant autour de ces notions molles et acritiques (comme jadis le « mana ») qu'on peut aller plus loin que la sociologie critique intelligente. Rétrospectivement d'ailleurs on s'apercevra que les concepts de « classe », de « rapport social », de « pouvoir », de « statut », d'« institution », et celui de « social » lui-même, tous ces concepts trop clairs qui font la gloire des sciences légitimes, n'ont eux aussi jamais été que des notions confuses, mais sur lesquelles on s'est accordé à des fins mystérieuses, celles de préserver un certain code de l'analyse.

Vouloir spécifier le terme de masse est justement un contre-sens — c'est

refiler du sens à ce qui n'en a pas. On dit : « la masse des travailleurs ». Mais la masse n'est jamais celle des travailleurs, ni de quelque autre sujet ou objet social. Les « masses paysannes » de jadis n'étaient justement pas des masses : seuls font masse ceux qui sont libérés de leurs obligations symboliques, « résiliés » (pris dans les « réseaux » infinis) et destinés à n'être plus que l'innombrable terminal des mêmes modèles, qui n'arrivent pas à les intégrer et ne les produisent finalement que comme déchets statistiques. La masse est sans attribut, sans prédicat, sans qualité, sans référence. C'est là sa définition, ou son indéfinition radicale. Elle n'a pas de « réalité » sociologique. Elle n'a rien à voir avec aucune population *réelle*, aucun corps, aucun agrégat social spécifique. Toute tentative pour la qualifier n'est qu'un effort pour la reverser à la sociologie et l'arracher à cette indistinction qui n'est même pas celle de l'équivalence

(somme illimitée d'individus équivalents : 1+1+1+1 — telle est la définition sociologique), mais celle du *neutre*, c'est-à-dire *ni l'un ni l'autre* (ne-uter).

Plus de polarité de l'un et de l'autre dans la masse. C'est ce qui fait ce vide et la puissance d'effondrement qu'elle exerce sur tous les systèmes, qui vivent de l'écartement et de la distinction des pôles (deux, ou multiples dans les systèmes plus complexes). C'est ce qui fait l'impossibilité d'y faire circuler du sens : il s'y disperse instantanément comme les atomes dans le vide. C'est ce qui fait aussi l'impossibilité, pour la masse, d'être *aliénée*, puisque ni l'un ni *l'autre* n'y existent plus.

Masse sans parole qui est là pour tous les porte-parole sans histoire. Admirable conjonction de ceux qui n'ont rien à dire et des masses qui ne parlent pas. Néant lourd de tous les discours. Pas d'hystérie ni de fascisme potentiel, mais simulation par préci-

piration de tous les référentiels perdus. Boîte noire de tous les référentiels, de tous les sens qui n'ont pas pris, de l'histoire impossible, des systèmes de représentation introuvables, la masse est ce qui reste quand on a tout oublié du social.

Quant à l'impossibilité d'y faire circuler le sens, le meilleur exemple est celui de Dieu. Les masses n'en ont guère retenu que l'image, jamais l'Idée. Elles n'ont jamais été atteintes par l'Idée de Dieu, qui est restée une affaire de clercs, ni par les affres du péché et du salut personnel. Ce qu'elles ont retenu, c'est la féerie des martyrs et des saints, celle du jugement dernier, celle de la Danse des morts, c'est la sorcellerie, c'est le spectacle et le cérémonial de l'Eglise, l'immanence du rituel — contre la transcendance de l'Idée. Païennes elles furent et sont restées à leur façon, jamais hantées

par l'Instance Suprême, mais vivant de la menue monnaie des images, de la superstition et du diable. Pratiques dégradées par rapport à l'enjeu spirituel de la foi ? Voire. C'est leur façon à elles, à travers la banalité des rituels et des simulacres profanes, de faire échec à l'impératif catégorique de la morale et de la foi, à l'impératif sublime du *sens*, qu'elles ont toujours repoussé. Ce n'est pas qu'elles n'aient pu accéder aux lumières supérieures de la religion : elles les ont ignorées. Elles ne refusent pas de mourir pour une foi, pour une cause, pour une idole. Ce qu'elles refusent, c'est la transcendance, c'est le suspens, la différence, l'attente, l'ascèse qui font l'échéance sublime de la religion. Pour les masses, le Royaume de Dieu a toujours été déjà là sur terre, dans l'immanence païenne des images, dans le spectacle qu'en donnait l'Eglise. Détournement fantastique du principe religieux. Les masses ont absorbé la

religion dans la pratique sorcière et spectaculaire qu'elles en avaient.

Tous les grands schémas de la raison ont subi le même sort. Ils n'ont décrit leur trajectoire, ils n'ont suivi le fil de leur histoire que sur la mince crête de la couche sociale détentrice du sens (et en particulier du sens social), mais pour l'essentiel ils n'ont pénétré dans les masses qu'au prix d'un détournement, d'une distorsion radicale. Ainsi de la Raison historique, de la Raison politique, de la Raison culturelle, de la Raison révolutionnaire — ainsi de la Raison même du social, la plus intéressante puisque celle qui semble inhérente aux masses, et les avoir produites au fil de son évolution. Les masses sont-elles le « miroir du social » ? Non, elles ne reflètent pas le social, ni ne se réfléchissent dans le social — c'est le

miroir du social qui vient se briser sur elles.

L'image n'est même pas juste, puisqu'elle évoque encore l'idée d'une substance pleine, d'une résistance opaque. Or les masses fonctionnent plutôt comme un gigantesque trou noir qui infléchit, courbe et distord inexorablement toutes les énergies et radiations lumineuses qui l'approchent. Sphère implosive, où la courbure des espaces s'accélère, où toutes les dimensions s'incurvent sur elles-mêmes et involuent jusqu'à s'annuler, ne laissant en leur lieu et place qu'une sphère d'engloutissement potentiel.

L'ABIME DU SENS

Ainsi de l'information.

Quel que soit son contenu, politique, pédagogique, culturel, le dessein est toujours de faire passer du sens, de maintenir les masses *sous le sens*. Im-

pératif de production de sens qui se traduit par l'impératif sans cesse renouvelé de moralisation de l'information : mieux informer, mieux socialiser, élever le niveau culturel des masses, etc. Foutaises : les masses résistent scandaleusement à cet impératif de la communication rationnelle. On leur donne du sens, elles veulent du spectacle. Aucun effort n'a pu les convertir au sérieux des contenus, ni même au sérieux du code. On leur donne des messages, elles ne veulent que du signe, elles idolâtrèrent le jeu des signes et des stéréotypes, elles idolâtrèrent tous les contenus pourvu qu'ils se résolvent en une séquence spectaculaire. Ce qu'elles rejettent, c'est la « dialectique » du sens. Et rien ne sert d'alléguer qu'elles sont mystifiées. Hypothèse toujours hypocrite qui permet de sauvegarder le confort intellectuel des producteurs de sens : les masses aspireraient spontanément aux lumières naturelles de la raison. Ceci pour conjurer l'inverse,

à savoir que c'est en pleine « liberté » que les masses opposent leur refus du sens et leur volonté de spectacle à l'ultimatum du sens. Elles se méfient comme de la mort de cette transparence et de cette volonté *politique*. Elles flairent la terreur simplificatrice qui est derrière l'hégémonie idéale du sens, et elles réagissent à leur façon, en rabattant tous les discours articulés vers une seule dimension irrationnelle et sans fondement, là où les signes perdent leur sens et s'épuisent dans la fascination : le spectaculaire.

Encore une fois il ne s'agit pas de mystification : il s'agit de leur exigence propre, d'une contre-stratégie expresse et positive — travail d'absorption et d'anéantissement de la culture, du savoir, du pouvoir, du social. Travail immémorial mais qui prend aujourd'hui toute son envergure. Antagonisme en profondeur qui force à inverser tous les scénarios reçus : ce n'est plus le sens qui serait la ligne

de force idéale de nos sociétés, ce qui lui échappe n'étant qu'un déchet destiné à être résorbé un jour ou l'autre — c'est au contraire le sens qui n'est qu'un accident ambigu et sans prolongement, un effet dû à la convergence idéale d'un espace perspectif à un moment donné (l'Histoire, le Pouvoir, etc.), mais qui n'a au fond jamais concerné qu'une fraction minime et une pellicule superficielle de nos « sociétés ». Et ceci est vrai des individus aussi : nous ne sommes qu'épisodiquement conducteurs de sens, pour l'essentiel nous *faisons masse* en profondeur, vivant la plupart du temps sur un mode panique ou aléatoire, en deça ou au-delà du sens.

Or tout change avec cette hypothèse inverse.

Soit un exemple entre mille de ce mépris du sens, folklore des passivités silencieuses.

La nuit de l'extradition de Klaus Croissant, la télé retransmet un match

de football où la France joue sa qualification pour la coupe du monde. Quelques centaines de personnes manifestent devant la Santé, quelques avocats courent dans la nuit, vingt millions de personnes passent leur soirée devant l'écran. Explosion de joie populaire quand la France a gagné. Atterrement et indignation des esprits éclairés devant cette scandaleuse indifférence. *Le Monde* : « 21 heures. A cette heure l'avocat allemand a déjà été extrait de la prison de la Santé. Dans quelques minutes, Rocheteau va marquer le premier but ». Mélodrame de l'indignation¹. Pas une seule interrogation sur le mystère de cette indifférence.

1. Qui rejoint l'amertume d'extrême-gauche, et son cynisme « intelligent » vis-à-vis de la majorité silencieuse. *Charlie-Hebdo* par exemple : « La majorité silencieuse se fout de tout, pourvu qu'elle ronronne le soir dans ses pantoufles... La majorité silencieuse, te trompe pas, si elle ferme sa gueule, c'est qu'au bout du compte, elle fait la loi. Elle vit bien, elle bouffe bien, elle travaille juste ce qu'il faut. Ce qu'elle demande à ses chefs, c'est d'être paternelle et sécurisée ce qu'il faut, avec sa petite dose pas dangereuse d'imaginaire quotidien ».

Une seule raison toujours invoquée : la manipulation des masses par le pouvoir, leur mystification par le football. De toute façon, cette indifférence ne *devrait* pas être, elle n'a donc rien à nous dire. En d'autres termes, la « majorité silencieuse » est dépossédée même de son indifférence, elle n'a même pas droit qu'elle lui soit reconnue et imputée, il faut encore que cette apathie lui ait été soufflée par le pouvoir.

Quel mépris derrière cette interprétation ! Mystifiées, les masses ne sauraient avoir de comportement propre. On leur concède, de temps en temps, une spontanéité révolutionnaire par où elles entrevoient la « rationalité de leur propre désir », ça oui, mais Dieu nous protège de leur silence et de leur inertie. Or, c'est justement cette indifférence qui exigerait d'être analysée dans sa brutalité *positive*, au lieu d'être renvoyée à une magie blanche, à une aliénation magique qui toujours

détournerait les multitudes de leur vocation révolutionnaire.

Mais d'ailleurs, comment se fait-il qu'elle réussisse à les détourner ? Peut-on s'interroger sur ce fait étrange qu'après plusieurs révolutions et un siècle ou deux d'apprentissage politique, en dépit des journaux, des syndicats, des partis, des intellectuels et de toutes les énergies mises à éduquer et à mobiliser le peuple, il se trouve encore (et il se trouvera exactement de même dans dix ou dans vingt ans) mille personnes pour se dresser et vingt millions pour rester « passives » — et non seulement passives, mais pour préférer franchement, en toute bonne foi et dans la joie et sans même se demander pourquoi, un match de football à un drame humain et politique ? Il est curieux que ce constat n'ait jamais fait bouger l'analyse, la renforçant au contraire dans sa vision d'un pouvoir tout-puissant dans la manipulation, et d'une masse prostrée dans un

coma inintelligible. Or rien de tout cela n'est vrai, et les deux sont un leurre : le pouvoir ne manipule rien, les masses ne sont ni égarées ni mystifiées. Le pouvoir est bien trop content de faire peser sur le football une responsabilité facile, voire de prendre sur lui la responsabilité diabolique d'abrutissement des masses. Cela le conforte dans son illusion d'être le pouvoir, et détourne du fait bien plus dangereux que cette indifférence des masses est leur vraie, leur seule pratique, qu'il n'y en a pas d'autre idéale à imaginer, qu'il n'y a rien à déplorer, mais tout à analyser là-dedans comme fait brut de rétorsion collective et de refus de participer aux idéaux pourtant lumineux qu'on leur propose.

L'enjeu des masses n'est pas là. Autant en prendre acte, et reconnaître que tout espoir de révolution, toute l'espérance du social et du changement social n'a pu fonctionner jusqu'ici que grâce à cet escamotage, à cette déné-

gation fantastique. Autant repartir, comme Freud l'a fait dans l'ordre psychique¹, de ce reste, de ce sédiment aveugle, de ce déchet de sens, de cet

1. Là s'arrête l'analogie avec Freud, car son acte radical résulte dans une hypothèse, celle du refoulement et de l'inconscient, qui ouvre encore sur la possibilité, largement exploitée depuis, de production de sens, d'une réintégration du désir et de l'inconscient dans la partition du sens. Symphonie concertante, où l'irréductible réversion du sens entre dans le scénario bien tempéré du désir, à l'ombre d'un refoulement qui ouvre sur la possibilité inverse de libération. D'où le fait que la libération du désir ait pu si facilement prendre la relève de la révolution politique, venant combler la défaillance du sens au lieu de l'approfondir. Or il ne s'agit pas du tout de trouver une nouvelle interprétation des masses en termes d'économie libidinale (le conformisme ou le « fascisme » des masses renvoyé à une structure latente, à un obscur désir de pouvoir et de répression qui s'alimenterait éventuellement à un refoulement primaire ou à une pulsion de mort). Telle est la seule alternative aujourd'hui à l'analyse marxiste défaillante. Mais c'est la même, avec une torsion de plus. Jadis on refilait aux masses un destin de révolution contrariée par la servitude sexuelle (Reich), aujourd'hui on leur refile un désir d'aliénation et de servitude, ou encore une sorte de micro-fascisme quotidien aussi incompréhensible que leur pulsion virtuelle de libération. Or il n'y a pas plus de désir de fascisme et de pouvoir que de désir de révolution. Dernier espoir : que les masses aient un inconscient ou un désir, ce qui permettrait de les réinvestir comme support, ou suppôt de sens. Le désir, partout réinventé, n'est que le référentiel du désespoir politique. Et la stratégie du désir, après s'être rodée dans le marketing d'entreprise, s'est affinée aujourd'hui dans la promotion révolutionnaire des masses.

inanalysé et peut-être inanalysable (il y a une bonne raison à ce que ce renversement copernicien n'ait jamais été entrepris dans l'univers politique — c'est que c'est tout l'ordre politique qui risque d'en faire les frais).

GRANDEUR ET DÉCADENCE DU POLITIQUE

Le politique et le social nous semblent inséparables, constellations jumelles, depuis la Révolution Française du moins, sous le signe (déterminant ou non) de l'économique. Mais ceci n'est sans doute vrai que de leur déclin simultané, pour nous aujourd'hui.

Lorsque le politique surgit vers la Renaissance de la sphère religieuse et ecclésiastique, pour s'illustrer dans Machiavel, il n'est d'abord qu'un pur jeu de signes, une pure stratégie qui ne s'embarasse d'aucune « vérité »

sociale ou historique, mais joue au contraire sur l'absence de vérité (ainsi plus tard la stratégie mondaine des Jésuites sur l'absence de Dieu). L'espace politique est d'abord du même ordre que celui du théâtre machinique de la Renaissance, ou de l'espace perspectif de la peinture, qui s'invente au même moment. La forme est celle d'un jeu, non d'un système de représentation — sémiurgie et stratégie, non idéologie — l'usage en est de virtuosité, non de vérité (ainsi le jeu, subtil et corollaire de celui-ci, de Balthazar Gracian dans l'*Homme de Cour*). Le cynisme et l'immoralité de la politique machiavélienne est là : non dans l'usage sans scrupule des moyens avec quoi on l'a confondue dans l'acception vulgaire, mais dans la désinvolture vis-à-vis des fins. Or c'est là, Nietzsche l'avait bien vu, dans ce dédain d'une vérité sociale, psychologique, historique, dans cet exercice des simulacres en tant que tels, que se repère le

maximum d'énergie politique, là où le politique est un jeu et ne s'est pas encore donné une raison.

C'est depuis le XVIII^e siècle, et singulièrement depuis la Révolution, que le politique s'infléchit d'une façon décisive. Il se charge d'une référence sociale, le social l'investit. Du même coup, il entre en représentation, son jeu est dominé par les mécanismes représentatifs (le théâtre suit un destin parallèle : il devient un théâtre représentatif — de même pour l'espace perspectif : de machinerie qu'il était au départ, il devient le lieu d'inscription d'une vérité de l'espace et de la représentation). La scène politique devient celle de l'évocation d'un signifié fondamental : le peuple, la volonté du peuple, etc. Elle ne travaille plus sur de seuls signes, mais sur du sens, du coup la voilà sommée de signifier au mieux ce réel qu'elle exprime, sommée de devenir transparente, de se moraliser et de répondre à l'idéal

social d'une bonne représentation. Pourtant une balance va jouer longtemps encore entre la sphère propre du politique et les forces qui s'y réfléchissent : le social, l'historique, l'économique. Cette balance correspond sans doute à l'âge d'or des systèmes représentatifs bourgeois (la constitutionnalité : Angleterre du XVIII^e, Etats-Unis d'Amérique, la France des révolutions bourgeoises, l'Europe de 1848).

C'est avec la pensée marxiste dans ses développements successifs que s'inaugure la fin du politique et de son énergie propre. Là commence l'hégémonie définitive du social et de l'économique, et la contrainte, pour le politique, d'être le miroir, législatif, institutionnel, exécutif, du social. L'autonomie du politique est inversement proportionnelle à l'hégémonie grandissante du social.

La pensée libérale vit toujours d'une sorte de dialectique nostalgique entre les deux, mais la pensée socialiste, elle,

la pensée révolutionnaire postule franchement une dissolution du politique au terme de l'histoire, dans la transparence définitive du social.

Le social l'a emporté. Mais à ce point de généralisation, de saturation, où il n'est plus que le degré zéro du politique, à ce point de référence absolue, d'omniprésence et de diffraction dans tous les interstices de l'espace physique et mental, que devient le social lui-même ? C'est le signe de sa fin : l'énergie du social s'inverse, sa spécificité se perd, sa qualité historique et son idéalité s'évanouissent au profit d'une configuration où non seulement le politique s'est volatilisé, mais où le social lui-même n'a plus de nom. Anonyme. LA MASSE. LES MASSES.

LA MAJORITÉ SILENCIEUSE

Déperdition du politique d'une pure disposition stratégique à un système

de représentation, puis au scénario actuel de néo-figuration, c'est-à-dire où le système se perpétue sous les mêmes signes multipliés mais qui ne représentent plus rien et n'ont plus leur « équivalent » dans une « réalité » ou une substance sociale réelle : il n'y a plus d'investiture politique parce qu'il n'y a même plus de référent social de définition classique (un peuple, une classe, un prolétariat, des conditions objectives) pour prêter force à des signes politiques efficaces. Il n'y a tout simplement plus de signifié social pour donner force à un signifiant politique.

Le seul référent qui fonctionne encore, c'est celui de la majorité silencieuse. Tous les systèmes actuels fonctionnent sur cette entité nébuleuse, sur cette substance flottante dont l'existence n'est plus sociale, mais statistique, et dont le seul mode d'apparition est celui du sondage. Simulation à l'hor-

zon du social, ou plutôt à l'horizon de laquelle déjà le social a disparu.

Que la majorité silencieuse (ou les masses) soit un référent imaginaire, ne veut pas dire qu'elle n'existe pas. Cela veut dire qu'il *n'en est plus de représentation possible*. Les masses ne sont plus un référent parce qu'elles ne sont plus de l'ordre de la représentation. Elles ne s'expriment pas, on les sonde. Elles ne se réfléchissent pas, on les teste. Le référendum (et les media sont un référendum perpétuel de questions/réponses dirigées) s'est substitué au référent politique. Or, sondages, tests, référendum, media sont des dispositifs qui ne relèvent plus d'une dimension représentative, mais simulative. Ils ne visent plus un référent, mais un modèle. La révolution ici est totale avec les dispositifs de la socialité classique (dont font encore partie les élections, les institutions, les instances de représentation, et même de répression) : dans tout cela, du

sens social passe encore d'un pôle à l'autre, dans une structure dialectique qui laisse place à un enjeu politique et aux contradictions.

Tout change dans le dispositif de simulation. Dans le couple sondage/majorité silencieuse par exemple, il n'y a plus de pôle ni de termes différentiels, donc plus d'électricité du social non plus : elle est court-circuitée par la confusion des pôles, dans une circularité signalétique totale (exactement comme il en est du commandement moléculaire et de la substance qu'il informe dans l'A.D.N. et le code génétique). C'est là la forme idéale de la simulation : effondrement des pôles, circulation orbitale des modèles (c'est aussi la matrice de tout processus implosif).

Bombardée de stimuli, de messages et de tests, les masses ne sont plus qu'un gisement opaque, aveugle, comme ces amas de gaz stellaires qu'on ne connaît qu'à travers l'analyse de leur spectre

lumineux — spectre de radiations équivalent aux statistiques et aux sondages — mais justement : il ne peut plus s'agir d'expression ou de représentation, tout juste de simulation d'un social à jamais inexprimable et inexprimé. Tel est le sens de leur silence. Mais ce silence est paradoxal — ce n'est pas un silence qui ne parle pas, c'est un silence qui *interdit qu'il soit parlé en son nom*. Et dans ce sens, loin d'être une forme d'aliénation, c'est une arme absolue.

Nul ne peut être dit représenter la majorité silencieuse, et c'est là sa revanche. Les masses ne sont plus une instance à laquelle on puisse se référer comme jadis à la classe ou au peuple. Retirées dans leur silence, elles ne sont plus *sujet* (surtout pas de l'histoire), elles ne peuvent donc plus être parlées, articulées, représentées, ni passer par le « stade du miroir » politique et le cycle des identifications imaginaires. On voit quelle puissance il en résulte :

n'étant plus sujet, *elles ne peuvent plus être aliénées* — ni dans leur propre langage (elles n'en ont pas), ni dans aucun autre qui prétendrait parler pour elles. Fin des espérances révolutionnaires. Car celles-ci ont toujours spéculé sur la possibilité pour les masses, comme pour la classe prolétarienne, de se nier en tant que telles. Mais la masse n'est pas un lieu de négativité ni d'explosion, c'est un lieu d'absorption et d'implosion.

Inaccessible aux schémas de libération, de révolution et d'historicité, mais c'est son mode de défense, son mode de rétorsion à elle. Modèle de simulation et référent imaginaire à l'usage d'une classe politique fantôme qui ne sait d'ores et déjà plus quelle sorte de « pouvoir » elle exerce sur elle, elle est en même temps la mort, la fin de ce processus politique qui est censé la régir. En elle s'abîme le politique comme volonté et représentation.

La stratégie du pouvoir a pu sembler

longtemps se fonder sur l'apathie des masses. Plus elles étaient passives, plus il était assuré. Mais cette logique n'est caractéristique que de la phase bureaucratique et centraliste du pouvoir. Et c'est elle qui se retourne aujourd'hui contre lui : l'inertie qu'il a fomentée devient le signe de sa propre mort. C'est pourquoi il cherche à inverser les stratégies : de la passivité à la participation, du silence à la parole. Mais c'est trop tard. Le seuil de la « masse critique », celui d'involution du social par inertie est franchi¹.

Partout on cherche à faire parler les masses, on les presse d'exister socialement électoralement syndicalement, sexuellement, dans la participation, dans la fête, dans l'expression

1. La notion de « masse critique », habituellement relative au processus d'*explosion* nucléaire, est reprise ici au titre d'*implosion* nucléaire. Ce à quoi nous assistons dans le domaine du social et du politique, avec le phénomène *involutionnaire* des masses et des majorités silencieuses, c'est à une sorte d'explosion inverse de la force d'inertie — celle-là aussi connaît son point de non-retour.

libre, etc. Il faut conjurer le spectre, et qu'il dise son nom. Rien ne montre avec plus d'éclat que le seul véritable problème aujourd'hui est le silence de la masse, le silence de la majorité silencieuse.

Toutes les énergies s'épuisent à maintenir cette masse en émulsion dirigée et à l'empêcher de retomber dans son inertie panique et son silence. N'étant plus du règne de la volonté ni de la représentation, elle tombe sous le coup du diagnostic, de la divination pure et simple — d'où le règne universel de l'information et de la statistique : il faut l'ausculter, la pressentir, en faire sortir quelque oracle. D'où la rage de séduction, de sollicitude et de sollicitation autour d'elle. D'où la prédiction par résonance, les effets d'anticipation et d'horizon de foule en trompe-l'œil : « Le peuple français pense... La majorité des Allemands réproouve... Toute l'Angleterre vibre à la naissance du Prince... etc. » — miroir tendu à une

reconnaissance toujours aveugle, toujours absente.

D'où ce bombardement de signes, que la masse est censée renvoyer en écho. On l'interroge par des ondes convergentes, des stimuli lumineux ou linguistiques, exactement comme les étoiles lointaines ou les noyaux qu'on bombarde de particules dans un cyclotron. C'est ça l'information. Non pas un mode de communication ni de sens, mais un mode d'émulsion incessante, d'input-output et de réactions en chaînes dirigées, exactement comme dans les chambres de simulation atomiques. Il faut libérer l'« énergie » de la masse pour en faire du « social ».

Mais c'est un processus contradictoire, car l'information sous toutes ses formes, la sécurité sous toutes ses formes, au lieu d'intensifier ou de créer la « relation sociale », sont au contraire des processus entropiques, des modalités de la fin du social.

On croit structurer les masses en

y injectant de l'information, on croit libérer leur énergie sociale captive à force d'information et de messages (ce n'est plus tellement le quadrillage institutionnel, c'est plutôt la quantité d'information et le taux d'exposition aux media qui mesure aujourd'hui la socialisation). Mais c'est tout le contraire. Au lieu de transformer la masse en énergie, l'information produit toujours davantage de masse. Au lieu d'informer comme elle prétend, c'est-à-dire de donner forme et structure, elle neutralise toujours davantage le « champ social », elle crée de plus en plus de masse inerte imperméable aux institutions classiques du social, et aux contenus de l'information eux-mêmes. A la fission des structures symboliques par le social et sa violence rationnelle succède aujourd'hui la fission du social lui-même par la violence « irrationnelle » des media et de l'information — le résultat final étant justement la masse atomisée, nucléarisée, molécula-

risée — résultat de deux siècles de socialisation accélérée et qui y met fin sans appel.

La masse n'est masse que parce que son énergie sociale s'est déjà refroidie. C'est un stock froid, capable d'absorber et de neutraliser toutes les énergies chaudes. Elle ressemble à ces systèmes à demi morts où on injecte plus d'énergie qu'on en retire, à ces gisements épuisés qu'on maintient à prix d'or en état d'exploitation artificielle.

L'énergie qu'on dépense pour pallier la baisse tendancielle du taux d'investissement politique et la fragilité absolue du principe social de réalité, pour maintenir cette simulation du social et l'empêcher d'imploser totalement, cette énergie est immense, et le système s'y engouffre.

Au fond, il en est du sens comme de la marchandise. Il a longtemps suffi au capital de produire des marchandises, la consommation allant de soi. Aujourd'hui il faut produire les

consommateurs, il faut produire la demande elle-même et cette production est infiniment plus coûteuse que celle des marchandises (le social est né en grande partie, depuis 1929 surtout, de cette crise de la demande : la production de la demande recouvre très largement la production du social lui-même)¹. Ainsi il a longtemps suffi au pouvoir de produire du sens (politique, idéologique, culturel, sexuel), et la demande suivait, elle absorbait l'offre et l'excédait encore. Le sens manquait, et tous les révolutionnaires s'offraient à en produire plus encore.

1. Il ne s'agit même plus de production du social, car alors le socialisme y suffirait, voire le capitalisme lui-même. En fait, tout change avec la précession de la production de la demande sur celle des marchandises. La relation logique (de la production à la consommation) est brisée, et nous sommes dans un tout autre ordre, qui n'est plus ni de production, ni de consommation, mais de simulation de l'une et de l'autre grâce à l'inversion du processus. Du coup, il ne s'agit plus d'une crise « réelle » du capital, comme le suppose Attali, crise justiciable d'un peu plus de social et de socialisme, mais d'un tout autre dispositif, hyperréel, qui n'a plus rien à voir ni avec le capital ni avec le social.

Aujourd'hui, tout a changé : le sens ne manque plus, on en produit partout, et toujours davantage — c'est la demande qui est défailante. Et c'est la *production de cette demande de sens* qui est devenue cruciale pour le système. Sans cette demande, sans cette réceptivité, sans cette participation minimale au sens, le pouvoir n'est plus que simulacre vide et effet solitaire de perspective. Or, là aussi, la production de la demande est infiniment plus coûteuse que la production du sens lui-même. A la limite, elle est impossible, toutes les énergies rassemblées du système n'y suffiront plus. La demande d'objets et de services peut toujours être artificiellement produite, à un prix élevé, mais accessible, le système en a fait la preuve. Le désir de sens, lorsqu'il manque, le désir de réalité, lorsqu'il fait partout défaut, ne peuvent être comblés et sont un abîme définitif.

La masse absorbe toute l'énergie

sociale, mais ne la réfracte plus. Elle absorbe tous les signes et tout le sens, mais n'en renvoie plus. Elle absorbe tous les messages et les digère¹. Elle renvoie à toutes les questions qui lui sont posées une réponse tautologique et circulaire. Elle ne participe jamais. Traversée par les flux et les tests, elle *fait masse*, elle se contente d'être bonne conductrice des flux, mais de tous les flux, bonne conductrice de l'information, mais de toute l'information, bonne conductrice des normes, mais de toutes les normes, et par là de renvoyer le social à sa transparence absolue, de

1. Même configuration que pour les trous noirs. Véritables tombeaux stellaires, leur champ de gravité est si monstrueux que la lumière même y est piégée, satellisée, puis absorbée. Ce sont donc des régions de l'espace desquelles ne peut parvenir *aucune information*. Leur découverte et leur prise en considération impliquent donc une sorte de renversement de toute science ou procédure de connaissance traditionnelle. Celle-ci se fonde toujours sur l'information, le message, le signal positif (du « sens »), véhiculé par un médium, ondes ou lumière), ici autre chose apparaît dont le sens ou le mystère tourne autour de *l'absence d'information*. Ça n'émet plus, ça ne répond plus. Une révolution du même ordre entre en jeu avec la prise en considération des masses.

ne laisser place qu'à des effets de social et de pouvoir, constellations flottantes autour de ce noyau insaisissable.

La masse se tait comme les bêtes, et son silence vaut le silence des bêtes. On a beau la sonder à mort (et la sollicitation incessante à laquelle elle est soumise, l'information, équivaut au supplice expérimental, celui des bêtes dans les laboratoires), elle ne dit ni où est la vérité : à gauche, à droite ? ni ce qu'elle préfère : la révolution, la répression ? Elle est sans vérité et sans raison. On a beau lui prêter toutes les paroles artificielles. — Elle est sans conscience et sans inconscient.

Ce silence est insupportable. Il est l'inconnue de l'équation politique, l'inconnue qui annule toutes les équations politiques. Tout le monde l'interroge, mais jamais en tant que silence, toujours pour le faire parler. Or la puissance d'inertie des masses est insondable : littéralement aucun sondage ne la fera apparaître, puisqu'ils sont là

pour l'effacer. Silence qui fait basculer le politique et le social dans l'hyper-réalité que nous lui connaissons. Car si le politique cherche à capter les masses dans une chambre d'écho et de simulation sociale (les media, l'information), ce sont les masses en retour qui deviennent la chambre d'écho et de simulation gigantesque du social. Il n'y a jamais eu manipulation. La partie s'est jouée de part et d'autre, avec les mêmes armes, et nul ne saurait dire qui l'a emporté aujourd'hui : de la simulation exercée par le pouvoir sur les masses ou de la simulation inverse tendue par les masses au pouvoir qui s'y abîme.

NI SUJET NI OBJET

La masse réalise ce paradoxe d'être à la fois un objet de simulation (elle n'existe qu'au point de convergence de toutes les ondes média qui la décrivent)

et un sujet de simulation, capable de réfracter tous les modèles et de les reverser par hypersimulation (son hyperconformisme, forme immanente de l'humour).

La masse réalise ce paradoxe de n'être pas un sujet, un groupe-sujet, mais de n'être pas non plus un objet. Tous les efforts pour en faire un sujet (réel ou mythique) se heurtent à une éclatante impossibilité de prise de conscience autonome. Tous les efforts pour en faire un objet, pour la traiter et l'analyser comme une matière brute, selon des lois objectives, se heurtent à l'évidence inverse de l'impossibilité d'une manipulation déterminée des masses ou d'une appréhension en termes d'éléments, de relations, de structures et d'ensembles. Toute manipulation s'immerge, tournoie dans la masse, absorbée, détournée, réversibilisée. Impossible de savoir où elle mène, le plus vraisemblable est qu'elle s'y épuise dans un cycle sans fin, déjouant

toutes les intentions des manipulateurs. Aucune analyse ne saurait contenir cette réalité diffuse, décentrée, brownienne, moléculaire : la notion d'objet s'y perd comme à l'horizon de la microphysique dans l'analyse ultime de la « matière » — impossible de saisir celle-ci comme objet à cette limite infinitésimale où, du coup, le sujet de l'observation lui-même se trouve annulé. Plus d'objet de savoir, plus de sujet de savoir.

La masse actualise la même situation limite et insoluble dans le champ du « social ». Elle n'est plus objectivable (en termes politiques : elle n'est plus représentable), et elle annule tous les sujets qui prétendraient la saisir (en termes politiques : elle annule tous ceux qui prétendraient la représenter). Seuls peuvent en rendre compte (comme en physique mathématique la loi des grands nombres et le calcul des probabilités) les sondages et les statistiques, mais on sait que cette in-

cantation, ce rituel météorique des statistiques et des sondages n'a pas d'objet réel, surtout pas les masses qu'il est censé exprimer. Il simule simplement un objet qui échappe, mais dont dont l'absence est intolérable. Il le « produit » sous forme de réponses anticipées, de signaux circulaires qui semblent circonscrire son existence et témoigner de sa volonté. Signes flottants — tels sont les sondages — signes instantanés, destinés à la manipulation, et dont les conclusions peuvent s'échanger. Tout le monde sait l'indétermination profonde qui règne sur les statistiques (le calcul des probabilités ou les grands nombres correspondent eux aussi à une indétermination, à une « flottaison » du concept de matière, à quoi correspond à peine encore une quelconque notion de « loi objective »).

Il n'est d'ailleurs pas sûr que les procédures d'expérimentation scientifique dans les sciences dites exactes aient beaucoup plus de vérité que les sondages et les statistiques. La forme d'interrogation codée, dirigée, « objective », ne laisse place, dans quelque discipline que ce soit, qu'à ce type circulaire de vérité, d'où l'objet même qu'elle vise est exclu. En tout cas, il est permis de penser que l'incertitude sur cette entreprise de détermination objective du monde reste totale et que même la matière et l'inanimé, sommés de répondre, dans les diverses sciences de la nature, dans les mêmes termes et selon les mêmes procédures que les masses et le vivant « social » dans les statistiques et les sondages, ne renvoient eux aussi les mêmes signaux conformes, les mêmes réponses codées, avec le même conformisme exaspérant, incessant, que pour mieux échapper,

en dernière instance, exactement comme les masses, à toute définition en tant qu'objet.

Il y aurait une ironie fantastique de la « matière » et de tout objet de science, comme il y a une ironie fantastique des masses dans leur mutisme, ou dans leur discours statistique tellement conforme aux questions qu'on leur pose, rejoignant l'éternelle ironie de la féminité dont parle Hegel — l'ironie d'une fausse fidélité, d'un excès de fidélité à la loi, simulation de passivité et d'obéissance finalement impénétrable, et qui annule en retour la loi qui les gouverne, selon l'immortel exemple du soldat Schweik.

De là partirait au sens littéral une *pataphysique* ou la science des solutions imaginaires, science de la simulation et de l'hypersimulation d'un monde exact, vrai, objectif, avec ses lois universelles, y compris le délire de ceux qui l'interprètent selon ces lois. Les masses et leur humour involon-

taire nous introduiraient à une pataphysique du social qui nous débarrasserait enfin de tout cette métaphysique du social qui nous encombre.

Ceci contredit toute l'acception reçue du processus de vérité, mais celui-ci n'est peut-être qu'une illusion du sens. Le scientifique ne peut pas croire que la matière, ou le vivant, ne répondent pas « objectivement » aux questions qu'il leur pose, ou qu'ils y répondent *trop* objectivement pour que ses questions soient les bonnes. Cette seule hypothèse lui semble absurde et impensable. Il ne la fera jamais. Il ne sortira jamais du cercle enchanté et simulé de son interrogation.

La même hypothèse vaut partout, le même *axiome de crédibilité*. Le publicitaire ne peut pas ne pas croire que les gens y croient — si peu que ce soit, c'est-à-dire qu'il existe une probabilité minimum que le message attei-

gne son but et soit décodé selon son sens. Tout principe d'incertitude est exclu en la matière. S'il s'avérait que l'indice de réfraction de ce message sur le destinataire est nul, la publicité s'effondrerait dans l'instant. Elle ne vit que de cette créance qu'elle s'accorde à elle-même (c'est le même pari que celui de la science sur l'objectivité du monde) et qu'elle ne cherche pas trop à vérifier, dans la terreur que l'hypothèse inverse fût tout aussi vraie, à savoir que l'immense majorité des messages publicitaires n'arrive jamais à destination, que les lecteurs ne font plus la différence entre des contenus qui se réfractent dans le vide — seul le medium fonctionnant comme effet d'ambiance et jouant comme spectacle et fascination. MEDIUM IS MESSAGE, prophétisait Mac Luhan : formule caractéristique de la phase actuelle, la phase « cool » de toute culture mass-médiatique, celle d'un refroidissement, d'une neutralisation de tous les messa-

ges dans un éther vide. Celle d'une glaciation du sens. La pensée critique juge et choisit, elle produit des différences, c'est par la sélection qu'elle veille sur le sens. Les masses, elles, ne choisissent pas, elles ne produisent pas de différences, mais de l'indifférenciation — elles gardent la fascination du medium qu'elles préfèrent à l'exigence critique du message. Car la fascination ne relève pas du sens, elle est proportionnelle à la désaffection du sens. Elle s'obtient en neutralisant le message au profit du medium, en neutralisant l'idée au profit de l'idole, en neutralisant la vérité au profit du simulacre. Or c'est à ce niveau que fonctionnent les media. La fascination est leur loi, et leur violence spécifique, violence massive faite au sens, violence négatrice de la communication par le sens au profit d'un autre mode de communication. Lequel ?

Hypothèse pour nous insoutenable : qu'il soit possible de communiquer

hors du medium du sens, que l'intensité même de la communication soit à la mesure de la résorption du sens et de son effondrement. Car ce n'est pas le sens ni le surcroît de sens qui font violemment plaisir, c'est sa neutralisation qui fascine (*cf.* le Witz, l'opération du mot d'esprit, *in L'Echange Symbolique et la Mort*). Et non par quelque pulsion de mort, ce qui sous-entendrait que la vie est encore du côté du sens, mais par défi tout simplement, par allergie à la référence, au message, au code et à toutes les catégories de l'entreprise linguistique, par désaveu de tout cela au seul profit de l'implosion du signe dans la fascination (plus de signifiant ni de signifié : résorption des pôles de la signification). Nul des gardiens du sens ne peut entendre cela : toute la morale du sens se dresse contre la fascination.

La sphère politique elle aussi ne vit que d'une hypothèse de crédibilité, à savoir que les masses sont perméables à l'action et au discours, qu'elles ont une opinion, qu'elles sont présentes derrière les sondages et les statistiques. C'est à ce seul prix que la classe politique peut encore croire qu'elle parle et qu'elle est entendue politiquement. Alors que le politique ne fait plus depuis longtemps qu'office de spectacle sur l'écran de la vie privée. Digéré sur le mode du divertissement, mi-sportif, mi-ludique (voir le ticket gagnant des élections américaines, ou les soirs d'élections à la radio ou à la TV), sur le mode à la fois fasciné et goguenard des vieilles comédies de mœurs. Le jeu électoral a rejoint depuis longtemps les jeux télévisés dans la conscience du peuple. Celui-ci, qui a toujours servi d'alibi et de figurant à la représentation politique, se venge

en se donnant la représentation *théâtrale* de la scène politique et de ses acteurs. Le peuple est devenu *public*. C'est le match ou le film ou la bande dessinée qui servent de modèles de perception de la sphère politique. Le peuple jouit même jour pour jour, comme d'un cinéma à domicile, des fluctuations de sa propre opinion dans la lecture quotidienne des sondages. Rien de tout cela n'engage une responsabilité quelconque. A aucun moment les masses ne sont engagées politiquement ou historiquement sur un mode conscient. Elles ne l'ont jamais été que pour se faire crever la peau, en pleine irresponsabilité. Et ce n'est pas là une fuite devant le politique, mais l'effet d'un antagonisme inexpiable entre la classe (caste ?) porteuse du social, du politique, de la culture, maîtresse du temps et de l'histoire, et la masse informe, résiduelle, dénuée de sens. Continuellement l'une cherche à perfectionner le règne du sens, à investir,

à saturer le champ du social, continuellement l'autre détourne tous les effets de sens, les neutralise ou les rabat. Dans cet affrontement, celui qui l'a emporté n'est pas du tout celui qu'on pense.

Ceci peut se voir dans le renversement de valeur entre histoire et quotidienneté, entre sphère publique et sphère privée. Jusque dans les années 60, l'histoire s'impose comme temps fort : le privé, le quotidien, n'est que le revers obscur de la sphère politique. Au mieux une dialectique joue entre les deux, et on peut penser qu'un jour le quotidien, comme l'individuel, resplendira au-delà de l'histoire, dans l'universel. Mais en attendant, on ne peut que déplorer le repli des masses sur leur sphère domestique, leur refus de l'histoire, de la politique et de l'universel, et leur absorption dans la quotidienneté abrutie de la consommation (heureusement elles travaillent, ce qui leur garde un statut historique « ob-

jectif », en attendant la prise de conscience). Aujourd'hui, renversement du temps fort et du temps faible : on commence d'entrevoir que le quotidien, les hommes dans leur banalité pourraient bien ne pas être le revers insignifiant de l'histoire — mieux : que le repli sur le privé pourrait bien être *un défi direct au politique*, une forme de résistance active à la manipulation politique. Les rôles s'inversent : c'est la banalité de la vie, la vie courante, tout ce qu'on avait stigmatisé de petit-bourgeois, d'abject et d'apolitique (y compris le sexe) qui devient le temps fort, l'histoire et le politique déroulant ailleurs leur événementialité abstraite.

Hypothèse vertigineuse. Les masses dépolitisées ne seraient pas en-deçà mais au-delà du politique. Le privé, l'innommable, le quotidien, l'insignifiant, les petites ruses, les petites perversions etc., ne seraient pas en-deçà mais au-delà de la représentation. Les masses exécuteraient dans leur pratique

« naïve » (et sans avoir attendu les analyses sur la « fin du politique ») la sentence d'annulation du politique, elles seraient spontanément transpolitiques comme elles sont translinguistiques dans leur langage.

Mais attention ! De cet univers privé et asocial, qui n'entre pas dans une dialectique de représentation et de dépassement vers l'universel, de cette sphère involutive qui s'oppose à toute révolution au sommet et refuse de jouer le jeu, certains voudraient bien faire (en particulier dans sa version sexuelle et de désir) une nouvelle source d'énergie révolutionnaire, voudraient lui rendre du sens et le restituer comme négativité historique, dans sa banalité même. Exaltation des micro-désirs, des petites différences, des pratiques aveugles, des marginalités anonymes. Dernier sursaut d'intellectuels pour exalter l'insignifiance, promouvoir le non-sens dans l'ordre du sens. Et le reverser à la raison politi-

que. La banalité, l'inertie, l'apolitisme étaient fascistes, ils sont en train de devenir révolutionnaires — sans changer de sens, c'est-à-dire sans cesser d'avoir du sens. Micro-révolution de la banalité, transpolitique du désir — encore un truc des « libérateurs ». Le déni du sens n'a pas de sens.

DE LA RÉSISTANCE A L'HYPERCONFORMISME

L'émergence des majorités silencieuses est à replacer dans le cycle entier de la résistance historique au social. Résistance au travail bien sûr, mais aussi résistance à la médecine, résistance à l'école, résistance à la sécurité, résistance à l'information. L'histoire officielle n'enregistre que le progrès ininterrompu du social, reléguant dans les ténèbres, à la façon des cultures antérieures, comme des vestiges barbares, tout ce qui ne concou-

rait pas à ce glorieux avènement. Or, contrairement à ce qu'on pourrait croire (que le social a définitivement gagné, que le mouvement est irréversible, que le consensus *sur* le social est total), la résistance au social sous toutes ses formes a progressé *plus rapidement encore que le social*. Simplement elle a pris d'autres formes que celles, primitives et violentes, qui furent résorbées par la suite (le social va bien, merci, il ne reste plus que des fous pour se soustraire à l'écriture et à la vaccination et aux bienfaits de la sécurité). Ces résistances frontales correspondaient encore à une phase elle-même frontale et violente de la socialisation, et elle venaient encore de groupes traditionnels, cherchant à préserver leur culture propre, leurs structures originales. Ce n'est pas la masse en eux qui résistait, mais au contraire des structures différenciées, contre le modèle homogène et abstrait du social.

C'est encore ce type de résistance qu'on retrouve dans le « two steps flow of communication » qu'a analysé la sociologie américaine (« le double palier de la communication ») : la masse ne constitue pas du tout une structure passive d'accueil aux messages des media, qu'ils soient politiques, culturels ou publicitaires. Les micro-groupes et les individus, loin de s'aligner sur un décodage uniforme et imposé, décodent les messages à leur manière, les interceptent (à travers des leaders) et les transposent (deuxième niveau), opposant au code dominant leurs sous-codes particuliers, et finissant par recycler tout ce qui leur parvient dans leur cycle à eux, exactement comme les primitifs recyclent la monnaie occidentale dans leur circulation symbolique (les Siane de Nouvelle-Guinée) ou comme les Corses recyclent le suffrage universel et les élections dans leur stratégie de rivalités de clans. Cette façon de détournement,

d'absorption, de récupération victorieuse par les sous-ensembles du matériel diffusé par la culture dominante, cette *ruse* est universelle. C'est elle aussi qui commande à l'usage « magique » du médecin et de la médecine dans les masses « sous-développées ». Communément renvoyé à une mentalité archaïque et irrationnelle, il faut y lire au contraire une pratique offensive, un détournement par excès, un refus inanalysé, mais conscient « sans le savoir » des ravages en profondeur de la médecine rationnelle.

Mais ceci est encore le fait de groupes structurés, d'appartenance et de prégnance traditionnelles. Autre chose est l'échec à la socialisation qui vient *de la masse*, c'est-à-dire d'un groupe innombrable, innommable et anonyme, et dont la puissance vient de sa destruction et de son inertie mêmes. Ainsi, dans le cas des media, la résistance traditionnelle consiste à réinterpréter les messages selon le code pro-

pre au groupe et vers ses propres fins. Les masses, elles, acceptent tout et détournent tout en bloc dans le spectaculaire, sans exigence d'un autre code, sans exigence de sens, sans résistance au fond, mais faisant tout glisser dans une sphère indéterminée qui n'est même pas celle du non-sens, mais celle de la fascination/manipulation tous azimuths.

On a toujours cru — c'est l'idéologie même des mass-media — que ce sont les media qui enveloppent les masses. On a cherché le secret de la manipulation dans une sémiologie acharnée des mass-media. Mais on a oublié, dans cette logique naïve de la communication, que *les masses sont un medium plus fort que tous les media*, que ce sont elles qui les enveloppent et les absorbent — ou qu'au moins il n'y a aucune priorité de l'un sur l'autre. Un seul processus est celui de la masse et celui des media. Mass(age) is message.

Ainsi du cinéma, dont les inventeurs

ont rêvé au début comme d'un medium rationnel, documentaire, informatif, *social*, et qui a basculé très vite et définitivement dans l'imaginaire.

Ainsi de la technique, de la science et du savoir. Voués à une pratique magique et à une consommation « spectaculaire ». Ainsi de la consommation elle-même. Les économistes n'ont jamais pu rationaliser la consommation, à leur stupéfaction, étant donné le sérieux de leur « théorie des besoins » et le consensus général sur le discours de l'utilité. Mais c'est que la pratique des masses n'a très vite (et n'a peut-être jamais) rien eu à faire avec les besoins. Elles ont fait de la consommation une dimension de statut et de prestige, de surenchère inutile ou de simulation, de potlatch qui de toutes façons excédait la valeur d'usage. On essaie bien de tous côtés (propagande officielle, association de consommateurs, écologues et sociologues) de leur inculquer le bon usage

et le calcul fonctionnel en matière de consommation, mais c'est sans espoir. Car c'est par la valeur/signe et l'enjeu effréné de la valeur/signe (où les économistes, même lorsqu'ils essaient de l'intégrer comme variable, n'ont cessé de voir un dévoiement de la raison économique), c'est par là que les *masses font échec à l'économie*, résistent à l'impératif « objectif » des besoins et à la pondération rationnelle des comportements et des fins. Valeur/signe contre la valeur d'usage, c'est déjà un détournement de l'économie politique. Et qu'on ne dise pas que tout ça profite en définitive à la valeur d'échange, c'est-à-dire au système. Car si le système se tire fort bien de ce jeu, et le favorise même (les masses « aliénées » dans les gadgets, etc.), ceci n'est pas l'essentiel, et ce que ce glissement, ce dérapage inaugure à long terme — inaugure dès maintenant — c'est la fin de l'économie, coupé de toutes ses définitions rationnelles par l'usage

excessif, magique, spectaculaire, détourné et presque parodique qui en est fait par les masses. Usage asocial, résistant à toutes les pédagogies, à toutes les éducations socialistes — usage aberrant par où les masses (nous, vous, tout le monde) sont d'ores et déjà passées de l'autre côté de l'économie politique. Elles n'ont pas attendu les révolutions futures ni les théories qui prétendent les en « libérer » par un mouvement « dialectique ». Elles savent qu'on ne se libère de rien, et qu'on n'abolit un système qu'en le poussant dans l'hyperlogique, en le poussant à un usage excessif qui équivaut à un amortissement brutal. « Vous voulez qu'on consomme — eh bien consommons toujours plus, et n'importe quoi ; à toutes fins inutiles et absurdes ».

Ainsi de la médecine : à la résistance frontale (qui n'a pas disparu d'ailleurs s'est substituée une forme plus subtile de subversion, une consom-

mation excessive, immaîtrisable, de la médecine, un conformisme panique aux injonctions de la santé. Escalade fantastique de la consommation médicale qui dévoie complètement les objectifs et les finalités sociales de la médecine. Quel meilleur moyen de l'abolir ? D'ores et déjà les médecins ne savent plus ce qu'ils font, ce qu'ils sont, manipulés bien plus qu'ils ne manipulent. « On en veut des soins, des médecins, des médicaments, de la sécurité, de la santé, encore, toujours davantage, pas de limites ! » Aliénées, les masses, dans la médecine ? Pas du tout : elles sont en train de ruiner son institution, de faire exploser la Sécurité Sociale, de mettre le social lui-même en danger en exigeant toujours plus, comme d'une marchandise. Quelle plus grande dérision peut-il y avoir que cette exigence du *social* comme bien de consommation *individuel*, soumis à la surenchère de l'offre et de la demande ? Parodie et para-

doxe : c'est par leur inertie même dans les voies du social qu'on leur a tracées que les masses en outrepassent la logique et les limites, et en défont tout l'édifice. Hypersimulation destructrice, hyperconformisme destructeur (comme dans le cas de Beaubourg analysé par ailleurs¹) qui a toutes les apparences d'un défi victorieux — nul ne mesurera la puissance de ce défi, de la réversion qu'il exerce sur tout le système. C'est là qu'est le véritable enjeu aujourd'hui, dans cet affrontement sourd, inéluctable, des majorités silencieuses au social qu'on leur impose, dans cette hypersimulation redoublant la simulation et l'exterminant selon sa propre logique — non dans quelque lutte de classe ni dans le mélémélo moléculaire des minorités en rupture de désir.

1. *L'effet Beaubourg*, Paris, 1977 (Ed. Galilée).

MASSE ET TERRORISME

Nous sommes donc au point paradoxal où les masses se refusent au baptême du social, qui est en même temps celui du sens et de la liberté. Ne faisons pas d'elles une nouvelle et glorieuse référence. Car elles n'existent pas. Mais constatons que tous les pouvoirs viennent s'effondrer silencieusement sur cette majorité silencieuse, qui n'est ni une entité ni une réalité sociologique, mais l'ombre portée du pouvoir, son gouffre en creux, sa forme d'absorption. Nébuleuse fluide, mouvante, conforme, bien trop conforme à toutes les sollicitations et d'un conformisme hyperréel qui est la forme extrême de la non-participation : tel est le désastre actuel du pouvoir. Tel est aussi le désastre de la révolution. Car cette masse implosive n'explosera jamais par définition, et toute parole

révolutionnaire y implosera elle aussi. Dès lors, que faire de ces masses ? Elles sont le leitmotiv de tous les discours. Elles sont l'obsession de tout projet social, mais tous échouent sur elles, car tous restent enracinés dans la définition classique des masses, celle d'une espérance eschatologique du social et de son accomplissement. Or, les masses *ne sont pas* le social, elles sont la réversion de tout social et de tout socialisme. Assez de théoriciens pourtant ont fait le procès du sens, dénoncé les traque-nards de la liberté et les mystifications du politique, critiqué radicalement la rationalité et toute forme de représentation — lorsque les masses, elles, passent à travers le sens, le politique, la représentation, l'histoire, l'idéologie, avec une puissance somnambulique de dénégation, lorsqu'elles réalisent ici et maintenant tout ce que la critique la plus radicale a pu entrevoir, alors celle-ci ne sait plus qu'en faire, et s'obstine à rêver d'une future révolu-

tion — révolution critique, révolution de prestige, celle du social, celle du désir. Celle-ci, révolution par involu- tion, n'est pas la leur : elle n'est pas explosive-critique, elle est implosive et aveugle. Elle procède par inertie, et non d'une négativité fraîche et joyeuse. Elle est silencieuse et involutive — exactement l'inverse de toutes les prises de parole et prises de conscience. Elle n'a pas de sens. Elle n'a rien à nous dire.

Aussi bien le seul phénomène qui soit en relation d'affinité avec elle, avec ces masses telles que s'y joue la dernière péripétie du social et de sa mort, c'est le terrorisme. Rien de plus « coupé des masses » que le terrorisme, et le pouvoir a beau jeu de les dresser l'un contre l'autre. Mais rien de plus étrange, de plus familier non plus, que leur convergence dans la dénégation du social et le refus du sens.

Car le terrorisme prétend bien viser le capital (l'impérialisme mondial, etc.) mais il se trompe d'ennemi, et ce faisant il vise son véritable ennemi, qui est le social. Le terrorisme actuel vise le social en réponse au terrorisme *du* social. Il vise le social tel qu'il est produit aujourd'hui — réseau orbital, interstitiel, nucléaire, tissulaire, de contrôle et de sécurité, qui nous investit de toutes parts et nous produit, nous tous, comme majorité silencieuse. Socialité hyperréelle, insaisissable, opérant non plus par la loi et la répression, mais l'infiltration des modèles, non plus par la violence, mais par la persuasion/dissuasion — à cela le terrorisme répond par un acte *lui-même hyperréel*, d'emblée voué aux ondes concentriques des media et de la fascination, d'emblée voué non pas à quelque représentation ni conscience, mais à la démultiplication mentale par contiguïté, fascination et panique, non à la réflexion ni à la logique des

causes et des effets, mais à la réaction en chaîne par contagion — dénué de sens donc et indéterminé comme le système qu'il combat, où plutôt il s'insère comme un point d'implosion maximale et infinitésimale — terrorisme non explosif, non historique, non politique : implosif, cristallisant, sidérant — et pour cela homologue en profondeur du silence et de l'inertie des masses.

Le terrorisme ne vise pas à faire parler, à ressusciter ou à mobiliser quoi que ce soit ; il n'a pas de prolongement révolutionnaire (à cet égard, ce serait plutôt une contreperformance totale, ce qu'on lui reproche violemment, mais là n'est pas son enjeu), il vise les masses dans leur silence, silence magnétisé par l'information, il vise, pour précipiter sa mort en l'accroissant, cette magie blanche du social qui nous enveloppe, celle de l'information, de la simulation, de la dissuasion, du contrôle anonyme et aléatoire, cette magie blanche de l'abstrac-

tion sociale par la magie noire d'une abstraction plus grande encore, plus anonyme, plus arbitraire et plus aléatoire encore : celle de l'acte terroriste.

Il est le seul acte non représentatif. C'est en cela qu'il est en affinité avec les masses, qui sont la seule réalité non représentable. Ceci ne veut surtout pas dire qu'à nouveau le terrorisme *représenterait* le silence et le non-dit des masses, exprimerait violemment leur résistance passive. Ceci veut simplement dire : il n'y a d'équivalent au caractère aveugle, non représentatif, dénué de sens, de l'acte terroriste, que le comportement aveugle, dénué de sens et hors représentation, qui est celui des masses. Ils ont ceci de commun qu'ils sont la forme actuelle la plus radicale, la plus exacerbée, de dénégation de tout système représentatif. C'est tout. Nul ne sait au fond quelle relation peut s'établir entre deux éléments qui sont hors représentation, c'est un problème que notre

épistémologie de la connaissance ne permet pas de résoudre, puisqu'elle postule toujours le médium d'un sujet et d'un langage, le médium d'une représentation. Nous ne connaissons bien que les enchaînements représentatifs, nous ne savons pas grand chose des enchaînements analogiques, affinitaires, im-médiatisés, irréférentiels et autres systèmes. Sans doute quelque chose de très fort passe entre eux (masses et terrorisme) que nous chercherions en vain dans les précédents historiques des systèmes représentatifs (peuple/assemblée, prolétariat/parti, marginaux - minorités / groupuscules...) Et de même qu'une énergie sociale passe entre les deux pôles d'un système représentatif quelconque, énergie positive, ainsi on pourrait dire qu'entre masses et terrorisme, entre ces deux non-pôles d'un système non-représentatif, passe une énergie aussi, mais une *énergie inverse*, énergie non d'accumulation sociale et de transfor-

mation, mais de dispersion sociale, de dispersion *du* social, d'absorption et d'annulation du politique.

On ne peut pas dire que c'est l'« ère des majorités silencieuses » qui « produise » le terrorisme. C'est la simultanéité des deux qui est stupéfiante, et qui fait événement. Le seul, qu'on en accepte ou non la brutalité, qui marque véritablement la fin du politique et du social. Le seul qui traduise cette réalité d'une implosion violente de tous nos systèmes de représentation.

Le terrorisme ne vise pas du tout à démasquer le caractère répressif de l'Etat (ça, c'est la négativité provocatrice des groupuscules, qui trouvent là une dernière chance d'être représentatifs aux yeux des masses). Il propage, par sa propre non-représentativité, et par réaction en chaîne (non par monstration et prise de conscience) l'évidence de la non-représentativité de

tous les pouvoirs. C'est là sa subversion : il précipite la non-représentation en l'injectant à doses infinitésimales mais très concentrées.

Sa violence fondamentale est de dénégation de toutes les institutions de représentation (syndicats, mouvements organisés, lutte « politique » consciente, etc.). Y compris de ceux qui jouent de solidarité avec lui, car la solidarité est encore une façon de le constituer comme modèle, comme emblème, et donc de l'assigner à représentation. (« Ils sont morts pour nous, leur action n'est pas inutile... ») Tous les moyens sont bons pour forcer le sens, pour méconnaître combien le terrorisme est sans légitimité sociale, sans prolongement politique, sans continuité dans aucune histoire. Son seul « reflet » n'est justement pas un prolongement historique : c'est son récit, son onde de choc dans les media. Or, ce récit n'est pas plus d'un ordre objectif et informatif que le terro-

risme n'est d'ordre politique. Tous les deux sont ailleurs, dans un ordre qui n'est ni de sens ni de représentation — mythique peut-être, simulacre sans doute.

L'autre aspect de la violence terroriste, c'est la dénégation de toute détermination et de toute qualité. Dans ce sens, il faut distinguer le terrorisme du « banditisme » et de l'action de commando. Celle-ci est un acte de guerre visant un ennemi déterminé (faire sauter un train, attaque à la bombe sur le siège du parti adverse, etc.). L'autre relève de la violence criminelle traditionnelle (hold-up dans une banque, séquestration en échange de rançon, etc.). Toutes ces actions ont un « objectif », économique ou guerrier. Le terrorisme actuel, inauguré par la prise d'otages et le jeu différé de la mort n'a plus d'objectif (s'il prétend en avoir, ils sont dérisoires, ou

inaccessibles, et de toute façon, il est bien la méthode la plus inefficace pour les atteindre), ni d'ennemi déterminé. Les Palestiniens visent Israël par otages interposés ? Non, c'est à travers Israël interposé qu'ils visent un ennemi mythique, même pas mythique, anonyme, indifférencié, une espèce d'ordre social mondial partout présent, n'importe quand, n'importe qui, jusque dans le dernier des « innocents ». C'est ça le terrorisme, il n'est original, et insoluble, que parce qu'il frappe n'importe où, n'importe quand, n'importe qui, sinon il ne serait que rançonnement ou acte de commando militaire. *Son aveuglement est l'exacte réplique de l'indifférenciation absolue du système,* qui depuis longtemps ne fait plus le partage des fins et des moyens, des bourreaux et des victimes. Son acte vise, dans l'indistinction meurtrière de la prise d'otages, précisément le produit le plus caractéristique de tout le système : l'individu anonyme et par-

faitement indifférencié, le terme substituable à n'importe quel autre. Il faut dire paradoxalement : les innocents payent le crime de n'être rien, d'être sans destin, d'avoir été dépossédés de leur nom par un système lui-même anonyme dont ils deviennent alors l'incarnation la plus pure. Ils sont les produits finis du social, d'une socialité abstraite désormais mondialisée. C'est dans ce sens, dans le sens justement où ils sont *n'importe qui*, qu'ils sont les victimes prédestinées du terrorisme.

C'est dans ce sens, ou plutôt dans ce défi au sens, que l'acte terroriste rejoint la catastrophe naturelle. Aucune différence entre un séisme au Guatemala et le détournement d'un Boeing de la Lufthansa avec trois cent passagers à bord, entre l'intervention « naturelle » et l'intervention « humaine » terroriste. La nature est terroriste,

comme l'est la défaillance abrupte de tout système technologique : les grands black-out de New-York (65 et 77) créent des situations terroristes plus belles que les vraies, des situations rêvées. Mieux : ces grands accidents technologiques, comme les grands accidents naturels, illustrent la possibilité d'une subversion radicale *sans sujet*. La panne de 77 à New-York aurait pu être fomentée par un groupe terroriste très organisé, cela n'aurait rien changé au résultat objectif. Les mêmes actes de violence, de pillage, la même levée, le même suspens de l'ordre « social » s'en serait ensuivi. Cela signifie que le terrorisme n'est pas la décision de violence, mais partout dans la normalité du social, telle qu'elle peut d'un instant à l'autre se transfigurer en une réalité inverse, absurde, incontrôlable. La catastrophe naturelle joue dans ce sens et c'est ainsi que, paradoxalement, elle devient l'*expression mythique* de la catastrophe

du social. Ou plutôt la catastrophe naturelle étant par excellence une péripétie dénuée de sens, non-représentative (sinon de Dieu, ce pourquoi le responsable de la Continental Edison a pu parler de Dieu et de son intervention dans l'épisode du dernier black-out de New-York), elle devient une sorte de symptôme ou d'incarnation violente de l'état du social, à savoir de sa catastrophe et de l'effondrement de toutes les représentations qui le soutenaient.

SYSTÈMES IMPLOSIFS
SYSTÈMES EXPLOSIFS

Masses, media et terrorisme, dans leur affinité triangulaire, décrivent le processus aujourd'hui dominant d'implosion. Tout le processus est affecté d'une violence qui ne fait que commencer, violence orbitale et nucléaire, d'aspiration et de fascination, violence

du vide (la fascination est l'extrême intensité du *neutre*). L'implosion ne peut être, pour nous et aujourd'hui, que violente et catastrophique, parce qu'elle résulte de l'*échec* du système d'explosion et d'expansion dirigée qui fut le nôtre en Occident depuis quelques siècles.

Or, l'implosion n'est pas forcément un processus catastrophique. Elle a même été, sous une forme maîtrisée et dirigée, la dominante secrète des sociétés primitives et traditionnelles. Configurations non expansives, non centrifuges : centripètes — pluralités singulières ne visant jamais à l'universel, centrées sur un processus cyclique, le rituel, et tendant à involuer dans ce processus non-représentatif, sans instance supérieure, sans polarité disjunctive, sans cependant s'effondrer sur elles-mêmes non plus (sauf sans doute certains processus implorifs inexplicables pour nous, comme le collapsus des cultures toltèque, olmèque, maya,

dont on n'a plus rien su, dont les empires pyramidaux ont disparu sans laisser de traces, sans catastrophe visible, comme désinvestis brutalement, sans cause apparente, sans violence externe). Les sociétés primitives ont ainsi vécu d'une *implosion dirigée* — elles sont mortes lorsqu'elles ont cessé de maîtriser ce processus, et ont basculé alors dans celui de l'explosion (démographie, ou surplus de production irréductibles, processus d'expansion immaîtrisable, ou tout simplement quand la colonisation les a initiées violemment à la norme expansive et centrifuge des systèmes occidentaux).

A l'inverse, nos civilisations « modernes » ont vécu sur une base d'expansion et d'explosion à tous les niveaux, sous le signe de l'universalisation du marché, des valeurs, économiques et philosophiques, sous le signe de l'universalité de la loi et des conquêtes. Sans doute même ont-elles su vivre, à un moment du moins, d'une

explosion dirigée, d'une libération d'énergie maîtrisée et progressive, et ce fut l'âge d'or de leur culture. Mais, selon un processus d'emballement et d'accélération, ce processus explosif est devenu incontrôlable, il a atteint une vitesse ou une amplitude mortelle, ou plutôt il a atteint les limites de l'universel, il a saturé le champ d'expansion possible et, de même que les sociétés primitives furent ravagées par l'explosion pour n'avoir pas su maîtriser plus longtemps le processus implusif, ainsi nos cultures commencent d'être ravagées par l'implosion pour n'avoir pas su maîtriser et équilibrer le processus explosif.

L'implosion est inéluctable, et tous les efforts pour sauver les principes de réalité, d'accumulation, d'universalité, les principes d'évolution qui relèvent des systèmes en expansion, sont archaïques, régressifs, nostalgiques. Y compris tous ceux qui veulent libérer les énergies libidinales, les énergies plu-

rielles, les intensités fragmentaires, etc. La « révolution moléculaire » ne traduit que la phase ultime de « libération des énergies » (ou de prolifération des segments, etc.) jusqu'aux limites infinitésimales du champ d'expansion qui a été celui de notre culture. Tentative infinitésimale du désir succédant à celle de l'infini du capital. Solution moléculaire succédant à l'investissement molaire des espaces et du social. Ultimes lueurs du système explosif, ultime tentative de maîtriser encore une énergie des confins, ou de reculer les confins de l'énergie (notre leitmotiv fondamental) afin de sauver le principe d'expansion et de libération.

Mais rien n'enrayera le processus implosif, et la seule alternative qui reste est celle d'une implosion violente et catastrophique, ou d'une implosion en douceur, d'une implosion au ralenti. Il y a des traces de celle-ci, de tentatives diverses de maîtriser les nouvelles impulsions anti-universalistes,

anti-représentatives, tribales, centripètes, etc. : les communautés, l'écologie, la croissance zéro, les drogues — tout cela est sans doute de cet ordre. Mais il ne faut pas se faire d'illusion sur l'implosion en douceur. Elle est vouée à l'éphémérité et à l'échec. Il n'y a pas eu de transition équilibrée des systèmes implorifs aux systèmes explosifs : ça s'est toujours passé violemment, et il y a toute chance pour que notre passage vers l'implosion soit lui aussi violent et catastrophique.

***... OU
LA FIN DU
SOCIAL***

Le social n'est pas un processus clair et univoque. Les sociétés modernes répondent-elles à un processus de socialisation ou de désocialisation progressive ? Tout dépend de l'acception du terme, or il n'en est aucune d'assurée, et toutes sont réversibles. Ainsi des institutions qui ont jalonné les « progrès du social » (urbanisation, concentration, production, travail, médecine, scolarisation, sécurité sociale, assurances, etc.) y compris le capital, qui fut sans doute le médium de socialisation le plus efficace de tous, on peut dire qu'elles produisent et détruisent le social dans le même mouvement.

Si le social est fait des instances abstraites qui s'édifient les unes après les autres sur les ruines de l'édifice symbolique et rituel des sociétés antérieures, alors ces institutions en produisent de plus en plus. Mais en même temps elles consacrent cette abstraction dévorante, dévoratrice peut-être justement de la « substantifique moëlle » du social. De ce point de vue, on peut dire que le social régresse à mesure même du développement de ses institutions.

Le processus s'accélère et atteint son extension maximale avec les mass-media et l'information. Les media, *tous* les media, l'information, *toute* l'information, jouent dans les deux sens : il produisent plus de social en apparence, ils neutralisent les rapports sociaux et le social lui-même en profondeur.

Mais alors, si le social est à la fois détruit par ce qui le produit (les media, l'information), résorbé par ce

qu'il produit (les masses), il s'ensuit que sa définition est nulle, et que ce terme qui sert d'alibi universel à tous les discours, n'analyse plus rien, ne désigne plus rien. Non seulement il est superflu et inutile — partout où il apparaît il cache autre chose : défi, mort, séduction, rituel, répétition — il cache qu'il n'est qu'abstraction et résidu, ou même simplement *effet* de social, simulation et trompe-l'œil.

Le terme même de « rapport social » est énigmatique. Qu'est-ce qu'un « rapport social », une « relation sociale », qu'est-ce que la « production des rapports sociaux » ? Tout ici est fausse évidence. Le social est-il instantanément, et comme par définition, un « rapport », ou une « relation », ce qui suppose déjà une sérieuse abstraction et une algèbre rationnelle du social — ou bien est-il autre chose que le terme de « rapport » rationalise de force ? Peut-être le « rapport social » est-il là *pour autre chose*, nommément

pour ce qu'il détruit ? Peut-être scelle-t-il, peut-être inaugure-t-il la fin du social ?

Les « sciences sociales » sont venues consacrer cette évidence et cette éternité du social. Mais il faut déchanter. Il y a eu des *sociétés sans social*, comme il y a eu des sociétés sans histoire. Les réseaux d'obligations symboliques n'étaient justement ni du « rapport », ni du « social ». A l'autre extrémité, notre « société » est peut-être en train de mettre fin au social, d'enterrer le social sous la simulation du social. Il y a pour celui-ci diverses façons de mourir — autant que de définitions. Le social n'aura peut-être eu qu'une existence éphémère, dans une étroite fourchette entre les formations symboliques et notre « société » où il se meurt. Avant, il n'y en a pas encore. Après, il n'y en a plus. Seule la « sociologie » peut sembler témoigner de son éternité, et le souverain

charabia des « sciences sociales » lui fera encore écho longtemps après qu'il aura disparu.

L'énergie ininterrompue du social depuis deux siècles lui est venue de la déterritorialisation et de la concentration sous des instances de plus en plus unifiées. Espace perspectif centralisé qui donne un sens à tout ce qui s'y insère par simple convergence sur ligne de fuite à l'infini (comme l'espace et le temps, le social ouvre en effet une perspective à l'infini). Il n'y a de définition du social que dans cette perspective panoptique.

Mais n'oublions pas que cet espace perspectif (en peinture et en architecture comme en politique ou en économie) n'est qu'un modèle de simulation parmi d'autres, et qui n'a pour caractéristique que le fait qu'il donne lieu à des effets de vérité, d'objectivité inouis et inconnus dans les autres

modèles. Peut-être même n'est-il qu'un *leurre* ? Auquel cas tout ce qui s'est tramé et mis en place dans cette « scène à l'italienne » du social n'a jamais eu d'importance en profondeur. Profondément les choses n'ont jamais fonctionné socialement, mais symboliquement, magiquement, irrationnellement, etc. Ce que sous-entend la formule : le capital est un *défi* à la société. C'est-à-dire que cette machine perspective, panoptique, cette machine de vérité, de rationalité, de productivité qu'est le capital est sans finalité objective, sans raison : elle est d'abord une violence, et cette violence, elle l'exerce par le social sur du social, mais au fond elle n'est pas une machine sociale, elle se fout du capital comme du social dans leur définition à la fois solidaire et antagoniste. C'est-à-dire encore qu'il n'y a pas de contrat, il n'y a jamais de contrat passé entre des instances distinctes selon la loi — tout ça c'est du vent — il n'y a jamais que des

enjeux, des défis, c'est-à-dire quelque chose qui ne passe pas par une « relation sociale ». [Le défi n'est pas une dialectique, ni un affrontement respectif d'un pôle à l'autre, d'un terme à l'autre, dans une structure pleine. Il est processus d'*extermination* de la position structurale de chaque *terme*, de la position de sujet de chacun des antagonistes, et en particulier de celui qui lance le défi : il abandonne par là même toute position contractuelle qui puisse donner lieu à un « rapport ». La logique n'est plus celle de l'échange de valeur. C'est celle de l'abandon des positions de valeur et des positions de sens. Le protagoniste du défi est toujours en position suicidaire, mais d'un suicide triomphal : c'est par la destruction de valeur, la destruction de sens (la sienne, le sien) qu'il force l'autre à une réponse jamais équivalente, toujours surenchérie. Le défi est toujours celui de ce qui n'a pas de sens, pas de nom, pas d'identité à ce

qui se prévaut d'un sens, d'un nom, d'une identité — c'est le défi au sens, au pouvoir, à la vérité, d'exister comme tels, de prétendre exister comme tels. Seule cette *réversion* peut mettre fin au pouvoir, au sens, à la valeur, et jamais quelque *rapport* de forces, si favorable soit-il, puisque celui-ci rentre dans une relation polaire, binaire, structurale, qui recrée par définition un nouvel espace de sens et de pouvoir¹.]

Ici plusieurs hypothèses sont possibles :

1. — *Le social n'a jamais existé au fond.* Il n'y a jamais eu de « rapport » social. Rien n'a jamais fonctionné socialement. Sur ce fond inéluctable de

1. La même chose vaut pour la séduction. Si le sexe et la sexualité, tels qu'en eux-mêmes la révolution sexuelle les change, sont bien un mode d'échange et de production de rapports sexuels, la séduction, elle, est à l'inverse de l'échange, et proche du défi. La sexualité n'est justement devenue « rapport sexuel », elle n'a pu se parler qu'en ces termes déjà rationalisés de valeur et d'échange, qu'en oubliant toute forme de séduction — de même que le social ne devient « relation sociale » que lorsqu'il a perdu toute dimension symbolique.

défi, de séduction et de mort, il n'y a jamais eu que *simulation* de social et du rapport social. Rien ne sert dans ce cas de rêver d'une socialité «réelle», d'une socialité cachée, d'une socialité idéale. C'est hypostasier un simulacre. Si le social est une simulation, la seule péripétie probable est celle d'une *désimulation* brutale — le social lui-même cessant de s'assumer comme espace de référence et de jouer le jeu, et mettant fin du coup au pouvoir, à l'effet de pouvoir et au miroir du social qui l'éternise. Désimulation qui prend elle-même l'allure d'un défi (défi inverse de celui du capital au social et à la société) : défi au capital et au pouvoir d'exister selon leur logique propre — *ils n'en ont pas*, ils s'évanouissent comme dispositif dès que la simulation d'espace social se défait¹.

1. Mais le défi au social peut prendre la forme inverse de la recrudescence du simulacre social, de la demande sociale, de la demande *du* social. Hyperconformisme exacerbé, compulsif, exigence d'autant plus formelle du social comme norme et comme discours.

C'est bien ce à quoi nous assistons aujourd'hui : à la désagrégation de la pensée du social, à la consommation et à l'involution du social, à la défaillance du simulacre social, véritable défi à la pensée constructive et productive du social qui nous domine. Et ceci d'un seul coup, comme si le social n'avait jamais existé. Défaillance qui a tous les traits d'une catastrophe, non d'une évolution ou d'une révolution. Non plus une « crise » du social, mais la résorption de son dispositif. Sans rien à voir avec les défections marginales (fous, femmes, drogués, délinquants), qui servent au contraire d'énergies fraîches au social défaillant. Ce processus-là ne peut plus être re-socialisé. Il est l'évaporation, comme d'un spectre au chant du coq, du principe de réalité et de rationalité sociale.

2. — *Le social a bien existé, il existe même de plus en plus, il investit tout,*

il n'y a que lui. Loin de se volatiliser, c'est lui qui triomphe, c'est la réalité du social qui s'impose partout. Mais on peut envisager, contre le préjugé qui fait du social un progrès objectif de l'espèce humaine, tout ce qui lui échappe n'étant que résidu, que c'est *le social lui-même qui est résidu*, et que, s'il a triomphé dans le réel, c'est justement en tant que tel. Résidu grandissant et bientôt universel de la dispersion de l'ordre symbolique, c'est le social comme reste qui a pris force de réel¹. C'est là une façon de mort plus subtile.

Dans ce cas, nous sommes bien toujours davantage dans le social, c'est-à-dire dans la déjection pure, dans l'encombrement fantastique du travail mort, des relations mortes et instanciées dans les bureaucraties terroristes, des

1. Voir, dans *L'Echange symbolique et la mort*, la triple résidualité : de la valeur dans l'ordre économique, du phantasme dans l'ordre psychique, de la signification dans l'ordre linguistique. Il faut donc y ajouter la résidualité du social dans l'ordre... social.

langages et des syntagmes morts (les termes même de « rapport » et de « relation » ont déjà quelque chose de mort, et quelque chose de la mort).

Alors bien sûr on ne peut plus dire que le social meurt, *puisqu'il est d'ores et déjà l'accumulation du mort*. Nous sommes en effet dans une civilisation du supersocial, et simultanément du résidu indégradable, indestructible, s'élargissant à la mesure même de l'extension du social.

Déchets et recyclage : tel serait le social à l'image d'une production dont le cycle a échappé depuis longtemps aux finalités « sociales » pour devenir une nébuleuse spirale complètement exinscrite, tournant sur elle-même et s'élargissant à chaque « révolution » qu'elle décrit. Ainsi voit-on le social grandir au cours de l'histoire comme gestion « rationnelle » des résidus, et bientôt *production* rationnelle des résidus.

1544, c'est l'ouverture du premier

grand bureau des pauvres à Paris : vagabonds, déments, malades, tous ceux que le groupe n'a pas intégrés et a laissés comme restes y seront pris en charge sous le signe naissant du social. Celui-ci s'élargira aux dimensions de l'Assistance Publique au dix-neuvième, puis de la Sécurité Sociale au vingtième siècle. A mesure du renforcement de la raison sociale, c'est la collectivité entière qui devient bientôt résiduelle et donc, par une spirale de plus, le social qui s'élargit. Quand le reste atteint les dimensions de la société entière, on a une socialisation parfaite¹. Tout le monde est parfaitement exclu et pris en charge, parfaitement désintégré et socialisé.

L'intégration symbolique est remplacée par une intégration fonctionnelle,

1. Voir chez les Guayaki ou les Tupi-Guarani : lorsqu'un tel résidu apparaît, il est drainé par des leaders messianiques vers l'Atlantique, sous forme de mouvements eschatologiques, qui purgent le groupe de ses résidus « sociaux ». Non seulement le pouvoir politique (Clastres), mais le social même est conjuré comme instance désintégré/désintégrant.

des institutions fonctionnelles prennent en charge les résidus de la désintégration symbolique — une *instance* sociale apparaît là où il n'y en avait pas et même pas de nom pour le dire. Les « rapports sociaux » foisonnent, prolifèrent, s'enrichissent à mesure de cette désintégration. Et les sciences sociales viennent couronner l'ensemble. D'où la saveur d'une expression comme : « la responsabilité de la société vis-à-vis de ses membres déshérités », lorsqu'on sait que le « social » n'est justement que l'instance qui résulte de cette déréluction.

D'où l'intérêt de la rubrique « Société » du *Monde*, où n'apparaissent paradoxalement que les immigrés, les délinquants, les femmes, etc. : tout ce qui justement n'a pas été socialisé, le « cas » social analogue au cas pathologique. Des poches à résorber, des segments que le social isole au fur et à mesure de son extension. Désignés comme *résiduels* à l'horizon du social,

ils entrent par là même dans sa juridiction et sont destinés à trouver leur place dans une socialité élargie. C'est sur ce *reste* que la machine sociale se relance et trouve appui pour une nouvelle extension. Mais qu'arrive-t-il quand tout est socialisé ? Alors la machine s'arrête, la dynamique s'inverse, et c'est *le système social tout entier qui devient résidu*. Au fur et à mesure que le social dans sa progression élimine tous les résidus, il devient lui-même résiduel. En plaçant sous la rubrique « Société » les catégories résiduelles, le social *se désigne lui-même comme reste*.

Or que devient la rationalité du social, du contrat et du rapport social, si celui-ci, au lieu d'apparaître comme structure originale, apparaît comme résidu, et gestion de résidus ? Si le social n'est que reste, il n'est plus le lieu d'un procès ou d'une histoire positive, il n'est plus que le lieu de l'entassement et de la gestion usuraire

de la mort. Il n'a plus de sens, puisqu'il est là pour autre chose, et en désespoir d'autre chose : il est excrémental. Sans perspective idéale. Car le reste, c'est le néant dépassé, c'est ce qui de la mort est irréconciliable, et sur lui ne peut se fonder qu'une politique du mort. Réclusion ou forclusion. Le social a d'abord été, sous le signe de la raison productive, l'espace de la grande Réclusion — il est devenu sous le signe de la simulation et de la dissuasion l'espace de la grande Forclusion. Mais ce n'est peut-être déjà plus un espace « social ».

C'est dans cette perspective de gestion des résidus que le social peut apparaître aujourd'hui pour ce qu'il est : un droit, un besoin, un service, une pure et simple valeur d'usage. Même plus une structure conflictuelle et politique : une structure d'accueil. La limite de la valeur économiste du social comme valeur d'usage, c'est en effet la valeur écologiste du social

comme *niche*. Le bon usage du social comme une des formes de l'équilibre des échanges de l'individu avec son milieu, le social comme écosystème, homéostasie et superbologie fonctionnelle de l'espèce — même plus une structure : une substance, l'anonymat chaleureux et protéique d'une substance nourricière. Sorte d'espace fœtal de sécurité venant subvenir partout à la difficulté de vivre, fournissant partout la qualité de la vie, c'est-à-dire, telle l'assurance tous risques, l'équivalent de la vie perdue — forme dégradée de la socialité lubrifiante, assurantielle, passifiante et permissive — forme la plus basse de l'énergie sociale : celle d'une utilité environnementale, comportementale — telle est pour nous la figure du social — forme entropique — autre figure de sa mort.

[EXKURS :
*le social ou la ventilation
fonctionnelle du reste.*

Le social est là pour veiller à éponger le surcroît de richesse qui, redistribué sans autre forme de procès, ruinerait l'ordre social, créerait une situation intolérable d'utopie.

Cette réversion de la richesse, de toute richesse, qui s'opérait jadis dans le sacrifice sans laisser place à l'accumulation d'un reste, est intolérable pour nos sociétés. C'est même en cela que ce sont des « sociétés » — en ce sens qu'elles produisent toujours un excédent, un reste — qu'il soit démographique, économique ou linguistique — et que ce reste doit être liquidé (jamais sacrifié, c'est trop dangereux : liquidé purement et simplement).

Le social est à ce double titre : produire du reste et l'anéantir.

Si toute la richesse était sacrifiée, les gens perdraient le sens du réel. Si toute la richesse devenait disponible, les gens perdraient le sens de l'utile et de l'inutile. *Le social est là pour veiller à la consommation inutile du reste afin que les individus soient assignés à la gestion utile de leur vie.*

L'usage et la valeur d'usage constituent une morale fondamentale. Mais elle n'existe que dans une simulation de pénurie et de calcul. Si toute la richesse était redistribuée, elle abolirait d'elle-même la valeur d'usage (c'est comme pour la mort : si la mort était redistribuée, *reversée*, elle abolirait d'elle-même la vie comme valeur d'usage). Il deviendrait subitement et brutalement clair que la valeur d'usage n'est qu'une convention morale féroce et désenchantée, qui suppose un calcul fonctionnel en toutes choses. Mais elle nous domine tous et, intoxiqués comme nous le sommes par le phantasme de la valeur d'usage, nous ne supporterions

pas cette *catastrophe* de la réversion des richesses et de la réversion de la mort. Il ne faut pas que tout soit reversé. Il faut que le reste soit. Et le social est ce qui veille sur le reste.

Jusqu'ici la bagnole et la maison, et diverses « commodities » ont réussi à éponger tant bien que mal les disponibilités physiques et mentales des individus. Qu'arriverait-il si toute la richesse disponible leur était redistribuée ? Ils y sombreraient tout simplement — perdant le droit fil et la juste mesure d'une économie bien tempérée, perdant le sens du calcul et des finalités. Déséquilibre brutal du système de valeurs (l'afflux soudain de devises est la façon la plus rapide et la plus radicale de ruiner une monnaie). Ou bien ils seraient renvoyés, comme dans la société d'affluence, à une extension pathologique de la valeur d'usage (3, 4, n voitures) où celle-ci de toute façon se volatilise dans un fonctionnalisme hyperréel.

Tout excédent est propre à ruiner le système des équivalences, s'il y est reversé sans mesure, et à désespérer du même coup notre système *mental* d'équivalences¹. Il y a donc une espèce de sagesse dans l'institution du social comme matrice préventive de l'extension et de la réversion des richesses, comme medium de leur dilapidation contrôlée.

Dans une société incapable de réversion totale et assignée à la valeur d'usa-

1. Ce système d'équivalences n'est pas forcément lié à l'économie politique du capital. L'équilibre entre un travail et sa rémunération, entre le mérite et la jouissance, peut être, au-delà de toute morale bourgeoise, une mesure de soi, et une forme de résistance. Que quelque chose vous advienne sans équivalent, ce bienfait peut être inexpiable. La folie de Holderlin lui est venue de cette prodigalité des Dieux, de cette grâce des Dieux qui vous submerge et devient mortelle si elle ne peut être rachetée ou compensée par une équivalence humaine, celle de la terre, celle du travail. Il y a là une sorte de loi qui n'a rien à voir avec la morale bourgeoise. Citons, plus près de nous, le désarroi mortel des gens surexposés à la richesse et au bonheur — ainsi ces clients d'un grand magasin à qui on offre de se saisir de ce qu'ils veulent : c'est la panique. Ou encore ces vigneronns à qui l'Etat offre plus d'argent pour déraciner leurs vignes qu'ils n'en gagnaient en les travaillant. Ils sont déstructurés par cette prime inespérée bien davantage que par l'exploitation traditionnelle de leur force de travail.

ge, il y a une sorte d'intelligence et de sagesse dans l'institution du social et de son gaspillage « objectif » : les opérations de prestige, Concorde, la lune, les missiles, les satellites, voire les travaux publics et la Sécurité Sociale dans leur surenchère absurde. Intelligence implicite de la stupidité et des limites de la valeur d'usage. La véritable candeur est celle des socialistes et humanistes de tout poil qui veulent que toute la richesse soit redistribuée, qu'il n'y ait aucune dépense inutile, etc. Le socialisme, champion de la valeur d'usage, champion de la valeur d'usage du social, révèle un contresens total sur le social. Il croit que le social peut devenir la gestion collective optimale de la valeur d'usage des hommes et des choses.

Mais le social n'est jamais cela. Il est, en dépit de toute espérance socialiste, quelque chose d'insensé, d'incontrôlable, une protubérance monstrueuse, qui dépense, qui détruit sans souci

d'une gestion optimale. Et *c'est ainsi* précisément qu'il est fonctionnel, c'est ainsi (quitte à faire hurler les idéalistes) qu'il remplit exactement son rôle, qui est, par le détour objectif du gaspillage, de maintenir a contrario le principe de la valeur d'usage, de sauver le principe de réalité. Le social fabrique cette rareté nécessaire à la distinction du bien et du mal, et à tout ordre moral en général — rareté que ne connaissent pas les « premières sociétés d'abondance » décrites par Marshall Sahlins. C'est ce que ne voit pas le socialisme qui, en voulant abolir cette rareté et revendiquant l'usufruit généralisé de la richesse, met fin au social en croyant y mettre le comble.

Le problème de la mort du social dans cette perspective est simple : le social meurt d'une extension de la valeur d'usage qui équivaut à une liquidation. Lorsque tout, y compris le social, devient valeur d'usage, c'est un monde devenu inerte, où s'opère l'in-

verse de ce dont rêvait Marx. Lui rêvait d'une résorption de l'économique dans le social (transfiguré). Ce qui nous arrive, c'est la résorption du social dans l'économie politique (banalisée) : la gestion pure et simple.

C'est le *mauvais usage des richesses* qui sauve une société. Rien n'a changé depuis Mandeville et sa « *Fable des Abeilles* ». Et le socialisme ne peut rien contre cela. Toute l'économie politique a été inventée pour résoudre ce paradoxe, cette ambiguïté maléfique du fonctionnement social. Mais elle a toujours échoué, par une sorte de fonctionnalité au deuxième degré. Ou bien est-elle en train de réussir et après avoir vu le politique s'abolir et se diluer dans le social, sommes-nous en train de voir le social se résorber dans l'économique — une économie même plus politique, et dénuée de l'« ubris », de la démesure et de l'excès qui caractérisait encore la phase capitaliste ?]

3. — *Le social a bel et bien existé, mais il n'existe plus.* Il a existé comme espace cohérent, comme principe de réalité : le rapport social, la production des rapports sociaux, le social comme abstraction dynamique, lieu de conflits et de contradictions historiques, le social comme structure et comme enjeu, comme stratégie et comme idéal — tout cela a eu un sens, cela a voulu dire quelque chose. Le social n'a pas toujours été un leurre, comme dans la première hypothèse, ni un reste, comme dans la seconde. Mais justement il n'a eu de sens, comme le pouvoir, comme le travail, comme le capital, que dans un espace perspectif de distribution rationnelle, espace finalisé de convergence idéale, qui est aussi celui de la production — bref dans la fourchette étroite des simulacres de second ordre, et il meurt aujourd'hui résorbé dans les simulacres de troisième ordre.

Fin de l'espace perspectif du social.

La socialité rationnelle du contrat, la socialité dialectique (celle de l'Etat et de la société civile, du public et du privé, du social et de l'individuel) laisse place à la socialité du contact, du circuit et du réseau transistorisé de millions de molécules et de particules maintenues dans une zone de gravitation aléatoire, aimantées par la circulation incessante et les milliers de combinaisons tactiques qui les électrisent. Mais s'agit-il encore de *socius* ? Où est la socialité à Los Angeles ? Et où sera-t-elle au-delà, dans une génération ultérieure (car Los Angeles est encore celle de la TV, du cinéma, du téléphone et de l'automobile), celle d'une dissémination totale, d'une ventilation des individus comme terminaux d'information, dans un espace même plus mesurable, ni convergent : connecté, espace de connection ? Or le social n'existe que dans un espace perspectif, il meurt dans l'espace de la simulation, qui est aussi un espace de dissuasion.

L'espace de la simulation est celui de la confusion du réel et du modèle. Il n'y a plus de distance critique et spéculative du réel au rationnel. Il n'y a même plus exactement projection de modèles dans le réel (ce qui équivaut encore à la substitution de la carte au territoire chez Borgès), mais transfiguration sur place, ici et maintenant, du réel en modèle. Court-circuit fantastique : le réel est hyperréalisé. Ni réalisé, ni idéalisé : hyperréalisé. L'hyperréel est l'abolition du réel non par destruction violente, mais par assomption, élévation à la puissance du modèle. Anticipation, dissuasion, transfiguration préventive, etc. : le modèle opère comme sphère d'absorption du réel.

Cela se voit à quelques traits subtils, légers, insaisissables, par où le réel apparaît comme plus vrai que le vrai, comme trop réel pour être vrai. Tous les media et l'information ont pour tâche aujourd'hui de produire (inter-

views, vécu, cinéma, TV-vérité, etc.) ce réel, ce surcroît de réel. Il y en a trop, on tombe dans l'obscène et le porno. Une espèce de zoom comme dans le porno nous rapproche trop du réel, qui n'a jamais existé, n'a jamais eu de sens qu'à *une certaine distance*. Dissuasion de toute potentialité réelle, dissuasion par redoublement minutieux, par hyperfidélité macroscopique, par recyclage accéléré, par saturation et obscénité, par abolition de l'écart entre le réel et sa représentation, par implosion des pôles différenciés par où passait l'énergie du réel : cette hyperréalité met fin au système du réel, elle met fin au réel comme référentiel en l'exaltant comme modèle.

C'est elle aussi qui met fin au social de la même façon. Le social, s'il a eu lieu comme simulacre de deuxième ordre, n'a même plus l'occasion de se produire dans ceux du troisième ordre : il est d'emblée piégé dans sa propre mise en scène démultipliée et déses-

pérée, dans sa propre obscénité. Les signes de cette hyperréalisation du social sont partout, les signes du redoublement du social et de son accomplissement anticipé. Partout la transparence du rapport social est affichée, signifiée, consommée. L'histoire du social n'aura jamais eu le temps de mener à la révolution : elle aura été prise de vitesse par les signes du social et de la révolution. Le social n'aura jamais eu le temps de mener au socialisme, il aura été court-circuité par l'hypersocial, par l'hyperréalité du social (mais peut-être le socialisme n'est-il que cela ?). Ainsi le prolétariat n'aura même pas eu le temps de « se nier en tant que tel » : le concept de classe se sera dissout bien avant, dans quelque double parodique, extensif, tel « la masse des travailleurs », ou simplement dans une simulation rétrospective de prolétariat. Ainsi, avant même que l'économie politique mène à son dépassement dialectique, à la

résolution de tous les besoins et à l'organisation optimale des choses, avant qu'on ait pu voir s'il y avait quelque fondement dans tout cela, elle aura été captée par l'hyperréalité de l'économie (la surmultiplication de la production, la précession de la production de la demande sur celle des marchandises, le scénario indéfini de la crise).

Rien n'est allé et n'ira plus désormais au terme de son histoire, car rien n'échappe à cette précession des simulacres. Et le social lui-même est mort avant d'avoir livré son secret¹.

Ayons pourtant un souvenir ému pour l'incroyable naïveté de la pensée sociale et socialiste, d'avoir pu hypostasier ainsi dans l'universel et ériger

1. Quatrième hypothèse : *L'implosion du social dans les masses*. Cette hypothèse rejoint sous une autre forme (simulation/dissuasion/implosion) l'hypothèse 3. Elle est développée dans *A l'ombre des majorités silencieuses*.

comme idéal de transparence une
« réalité » si totalement ambiguë et
contradictoire, pire : résiduelle ou
imaginaire, pire : d'ores et déjà abolie
dans sa simulation même : le social.

TABLE

A L'OMBRE DES MAJORITÉS SILENCIEUSES...	9
L'abîme du sens — Grandeur et décadence du politique — La majorité silencieuse — Ni sujet ni objet — De la résistance à l'hyperconformisme — Masse et terrorisme — Systèmes implosifs systèmes explosifs.	
... OU LA FIN DU SOCIAL	93

A L'OMBRE DES MAJORITÉS SILENCIEUSES
OU LA FIN DU SOCIAL a été composé en
Caslon d'un corps de douze par les
soins de l'Imprimerie Quotidienne à
Fontenay-sous-Bois et imprimé sur du
bouffant de soixante-douze grammes.
La couverture est imprimée sur papier
Canson gris-clair de cent soixante
grammes. Achevé d'imprimer le quatre
avril mil neuf cent soixante-dix-huit
pour le premier tirage et le premier
juillet de la même année pour le
deuxième tirage.

Publié par UTOPIE, boîte postale
cinquante et un à Fontenay-sous-Bois,
Val de Marne.

A L'IMPRIMERIE QUOTIDIENNE, dix, rue
Saint-Germain à Fontenay-sous-Bois,
Val de Marne.

Dépôt légal : deuxième trimestre mil
neuf cent soixante-dix-huit.

JEAN BAUDRILLARD
A L'OMBRE DES MAJORITÉS
SILENCIEUSES OU LA FIN
DU SOCIAL

Boule de cristal des statistiques, les masses sont traversées de courants et de flux, à l'image de la matière et des éléments naturels. Elles peuvent être « magnétisées », le social les enveloppe comme une électricité statique, mais la plupart du temps elles font « masse » précisément, c'est-à-dire qu'elles absorbent toute l'électricité du social et du politique et la neutralisent sans retour. Elles ne sont ni bonnes conductrices du politique, ni bonnes conductrices du social, ni bonnes conductrices du sens en général. Tout les traverse, tout les aimante, mais s'y diffuse sans laisser de traces. Et l'appel aux masses est au fond toujours resté sans réponse. Elles ne rayonnent pas, au contraire elles absorbent tout le rayonnement des constellations périphériques de l'Etat, de l'Histoire, de la Culture, du Sens. Elles sont l'inertie, la puissance de l'inertie, la puissance du neutre.

C'est dans ce sens que la masse est caractéristique de notre modernité, à titre de phénomène hautement implosif.

A
L'IMPRIMERIE
QUOTIDIENNE